

—Je crois, répondit le prince, que nos pick-pockets ne leur sont pas inférieurs.

Voyant un sourire d'incrédulité sur le visage de l'ambassadeur, il lui dit : « Je parie qu'avant que vous quittez la table, votre montre et quelques objets de valeur vous seront enlevés sans que vous vous en aperceviez. »

L'ambassadeur accepta le pari comme objet d'amusement. Le grand-duc aussitôt téléphona à un officier supérieur de police de lui envoyer le plus habile pick-pocket qu'il pourrait rencontrer, avec l'assurance que ce dernier aurait la valeur de ce qu'il déroberait et qu'il ne serait pas puni.

Le pick-pocket arriva, endossa la livrée des domestiques et servit à table avec eux. Le grand-duc lui dit de lui faire signe lorsqu'il aurait accompli son méfait. Il se passa assez longtemps avant la réussite du projet, car l'ambassadeur se tenait sur ses gardes et avait toujours la main sur sa montre quand il conversait avec ses voisins.

Enfin, le grand-duc, ayant compris le signal, demanda à l'ambassadeur de lui dire l'heure. Ce dernier, plaçant la main dans sa poche, trouva une pomme de terre à la place de sa montre. Un immense éclat de rire accueillit cette découverte. Pour cacher son désappointement, il voulut prendre une prise de tabac ; sa tabatière avait été enlevée. Son cure-dents, tout en or, qu'il portait toujours dans une petite boîte, avait lui-même disparu.

Au milieu des éclats de rire des convives, le faux laquais fut prié de remettre les objets volés ; mais l'hilarité du grand-duc fut de courte durée, lorsque le pick-pocket montra deux montres, deux bagues et deux tabatières. L'altesse impériale reconnut alors qu'elle avait été volée en même temps que l'ambassadeur.

LE CHERCHEUR.

## BATAILLE DU 26 OCTOBRE 1813

### I



Je n'écrirai pas le gros chapitre qu'il faudrait vous imposer pour dire tout ce qui se rapporte à cette journée mémorable. Contentons-nous d'une description du terrain où les différentes luttes se sont déroulées.

Partant du chemin de fer *Montréal & Champlain* au débarcadère d'Allan's Corners, dirigez-vous au nord et vous n'avez pas fait vingt arpents que vous serez sur la position occupée par nos troupes, à la bataille dite de Château-guay.

À cet endroit, la rivière coule vers l'Est. Salaberry remontait par le côté nord ou gauche de ce cours d'eau, lequel mesure partout de cent dix à cent vingt pieds de large avec six de profondeur. La grande route ou chemin du roi suit la rivière, rive nord, de sorte que les Voltigeurs arrivaient par cette voie.

Rendu à une coulée de quarante pieds de profondeur et de cent cinquante de large qui vient de l'ouest, traverse le chemin à angle droit et se perd dans la rivière, Salaberry plaça sa première ligne de défense sur la crête de cette hauteur en abattant des arbres pour faire un retranchement d'à peu près quatre pieds d'élévation, sur trois cents pieds de long : à sa droite, au bout du retranchement ou abattis, il y avait un marais impraticable et semé de bouquets de bois.

Il n'est pas besoin d'être militaire pour comprendre l'importance de ces dispositions, mais il y avait plus. Immédiatement à gauche se trouvait le chemin carrossable, et au-delà un

terrain uni de deux cents pieds, sur lequel on construisait un blockhaus ou maison de pièces sur pièces, percé de meurtrières : c'étaient les 23 et 24 octobre.

Voilà bien la ligne qui barre la route de l'ouest à l'est : — le marais, l'abattis, la route ouverte au feu, le blockhaus, puis la rivière.

En cet endroit, la rivière fait un coude qui la rapprochait plus que partout ailleurs du voisinage de la route—nouvelle circonstance favorable.

Laissant ses travailleurs à l'œuvre, de Salaberry retourna en arrière, parcourant deux ou trois terres d'habitants, y compris le village Allan, et revint une autre coulée qu'il avait observée à son premier passage. Elle avait l'aspect de l'autre crique ou ravine, sans être aussi formidable. Il y ordonna des travaux d'abattis et continua de descendre le long de la rivière jusqu'à une troisième ravine qu'il fortifia également. Un peu plus loin, au gué de la rivière, situé à vingt arpents de sa première tête de ligne et du blockhaus, il fit un quatrième retranchement.

On apprenait que le général Hampton, avec cinq ou six mille hommes, suivait la route nord de la rivière et devait se trouver entre Huntingdon et Dewitville, à huit milles plus haut que la première crique fortifiée. Alors il allait avoir à grimper quatre fois les côtes des coulées et emporter quatre abattis avant que d'arriver au gué.

Salaberry ne pouvait dire combien il y aurait de troupes sous ses ordres au moment du combat ni même s'il aurait le commandement, puisque Watteville, placé en chef, n'était pas loin, aux environs de Sainte-Martin, plus bas sur la rivière. Il poursuivit ses préparatifs, indiquant à deux compagnies le poste du gué, et à deux autres le rivage nord de la rivière, en aval du blockhaus. De cette manière, il commandait l'autre rive, puisqu'il n'y avait, de ce côté, que la forêt, des marécages, pas le moindre chemin, sauf en longeant la grève, sous le feu des Canadiens.

Hampton eut-il connaissance des précautions que prenait Salaberry ? C'est probable, car il conçut le plan dangereux d'utiliser la rive droite pour amener une partie de ses troupes au passage du gué et prendre ainsi nos retranchements à revers. Il était alors quelque part autour d'Ormestown, soit à moins de quatre milles de la culée Bryson. C'était le 25 octobre dans l'après-midi. Le général de Watteville inspectait en ce moment les ouvrages de Salaberry et se retirait satisfait sur Sainte-Martine.

Hampton détacha le colonel Purdy avec quinze cents hommes pour passer la rivière et descendre au gué, tandis que lui-même avec le gros de l'armée, s'avancerait par la rive gauche et irait se poster en face des abattis, attendant que Purdy eut forcé le passage du gué pour nous prendre entre deux feux.

Salaberry ne soupçonna point la marche de la colonne de Purdy. Le fait est que cette tentative n'était pas croyable : les guides s'y opposaient, disant qu'il n'y avait de ce côté ni chemin ni sentier, et que les marécages paralyseraient tout mouvement un peu accéléré. L'ordre fut donné plus sévèrement et Purdy obéit. A la nuit tombante il n'avait pas fait la moitié de la route et se trouvait comme perdu dans le bois et les foudrières avec des hommes brisés de fatigues et découragés.

L'attitude de Hampton, campé du côté ouest de la coulée de Bryson, respirait une douce confiance. Les Canadiens pensaient que leurs adversaires n'étant pas tous rassemblés, attendaient l'arrière-garde pour agir.

La nuit se passa sans alerte.

BENJAMIN SULTE.



1895

Au cadran de la vie encore un an qui somme !  
Dans le gouffre sans fond que l'on nomme l'Oubli  
Un débris de nos jours tombe : ainsi Dieu l'ordonne ;  
Son ordre est accompli.

Nous dévorons le temps et le temps nous dévore,  
Poussés vers l'inconnu par une main d'acier,  
Le destin nous commande : Avance, avance encore,  
Sans jamais l'arrêter.

Voyez passer les ans, comme l'onde qui roule  
Sur le lit émaillé du limpide ruisseau ;  
Telle aussi du navire emporté sur la houle  
La trace fuit sous l'eau.

Un an comme un atôme est lancé dans l'espace :  
C'est un éclair qui luit et qui n'est déjà plus ;  
O vaine illusion ! cherchons en vain la trace  
De nos jours révolus.

C'est une goutte au sein de cette mer immense,  
Où l'homme vague errant, sans cesse ballotté ;  
Son ancre de salut est la sainte espérance  
De son éternité.

Jeune homme plein d'espoir, et vous sexagénaire,  
Dans l'arène il vous semble être encore bien distants ;  
Mais quand toucherez-vous la fin de la carrière ?  
Ah ! presqu'en même temps.

L'Age démolisseur frappe, fauche et décime  
Rois, peuples tour-à-tour s'écroulant sous ses pas ;  
Et sur cet univers, dont il fait sa victime,  
Promène le trépas.

Aux mois qui ne sont plus, envolés comme un rêve,  
Ma muse en bégayant dit un refrain d'adieux ;  
Elle bénit la main qui, sans merci ni trêve,  
Fait blanchir nos cheveux.

Et toi joyeuse enfant, à blonde chevelure,  
Qui, rêvant aux cadeaux, escomptes les beaux jours,  
Ne presse pas du temps la trop rapide allure,  
Ne hâte pas son cours.

Que ton âme s'exhale en un fervent cantique  
Vers le trône azuré du Grand Dispensateur ;  
Qu'elle fasse pleuvoir du céleste portique  
La paix et le bonheur !

Mais quels sont tes présents, bonne et nouvelle année ?  
Lève ton voile d'or, dis nous donc tes secrets ;  
Laisse tomber des fleurs sur notre destinée,  
Viens combler nos souhaits !

Et moi pauvre poète, en ce jour d'allégresse,  
Je chante sur ma lyre et j'implore les cieux ;  
Accueillez, chers lecteurs, mille vœux que j'adresse :  
Soyez, soyez heureux !

*J. Mayrand*

## LADORATION DES MAGES

(Voir gravure)

Nous n'avons pas ici à faire l'éloge de l'œuvre d'Hypolite Flandrin, à Saint-Germain-des-Prés. Personne n'ignore que ces fresques célèbres sont la plus complète manifestation du talent de ce grand peintre.

Aucun peintre moderne n'a apporté plus de noblesse, de pureté, de simplicité dans son œuvre, nul n'a mieux fait acte de chrétien convaincu qu'Hypolite Flandrin, quand il conduisait son pinceau inspiré sur ces saintes murailles.

L'espoir du bonheur immédiat est aussi irréalisable dans la vie qu'impérissable au cœur humain.—AUG. BOUGE.